

## Chronique d'outre-Manche

# Glasgow

« Il est erroné de parler de grève à propos de la situation à Glasgow ; c'est en fait d'un soulèvement bolchevique qu'il s'agit. »

Sir Robert Munro, le ministre pour l'Écosse dans le gouvernement britannique, lors d'une réunion du Cabinet le 1er février 1919<sup>1</sup>.

Au début de 1919, la ville de Glasgow est fortement affectée par une grève pour la semaine de quarante heures, qui gagne des secteurs de plus en plus importants du bassin industriel autour de la ville. Cette grève fait suite à d'autres mouvements sociaux de la période de guerre : agitation (et emprisonnement) des objecteurs de conscience contre la Grande Guerre ; grève des loyers menée par les femmes des quartiers populaires contre les spéculateurs ; grèves ouvrières dans les chantiers navals contre la déqualification des postes consécutive à la conscription, etc. Le gouvernement de Lloyd George, encouragé par une presse conservatrice déchaînée contre les dirigeants locaux du mouvement, décrits comme de dangereux agitateurs révolutionnaires, décide d'envoyer la

KEITH DIXON

troupe. Le prétexte est un rassemblement de soutien aux grévistes qui s'est transformé en bataille rangée entre la police et les manifestants, suite à une intervention musclée des policiers sans motif apparent. Ainsi, quelques mois seulement après la fin de la Grande Guerre, le Premier ministre retourne la puissance militaire de l'État britannique contre le mouvement ouvrier écossais : des tanks patrouillent dans la rue de Glasgow et des navires de guerre sont dépêchés sur place, dans l'estuaire de la Clyde.

Cet épisode est indicatif non pas tant de la puissance du courant révolutionnaire à Glasgow à l'époque – les radicaux autour de John Maclean ou de Willie Gallagher<sup>2</sup> restent fortement minoritaires même dans le sillage immédiat de la révolution russe – mais de la crainte exagérée des couches dominantes de la Grande Bretagne

1. Cité par Christian Civardi dans son excellent ouvrage, *Le mouvement ouvrier écossais 1900-1931*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1997.

2. Respectivement futurs dirigeants du *Scottish Workers' Republican Party* et du parti communiste de la Grande-Bretagne.

envers cette ville et ses habitants, déjà en voie de mythification. Crainte sans doute liée aux divisions sociales presque caricaturales qui caractérisent la ville : des taudis parmi les plus miséreux d'Europe au dix-neuvième siècle juxtaposés aux quartiers luxueux qui témoignent des réussites fastueuses de la bourgeoisie glaswégienne dans le commerce impérial (du tabac, entre autres) ainsi que dans la construction navale (à la fin du dix-neuvième siècle la région de Glasgow assurait la moitié de la production britannique de navires). Crainte liée aussi à l'existence d'un prolétariat fortement organisé, dans les associations professionnelles ainsi que dans les syndicats, même si ces organisations ne sont pas toujours, loin s'en faut, d'inspiration révolutionnaire. La main lourde de Lloyd George face au mouvement social est en quelque sorte un des actes fondateurs du mythe de Glasgow la Rouge.

Cette vision de Glasgow – la « deuxième ville de l'Empire britannique » – comme porteuse à la fois d'une identité sociale particulière, fortement prolétarisée, et d'une tradition politique spécifique, beaucoup plus marquée à gauche qu'ailleurs en Grande-Bretagne, a la vie longue. Avec l'autre facette de la mythification de Glasgow (Glasgow la violente), elle irrigue les représentations littéraires et médiatiques de Glasgow depuis un siècle. On la retrouve – dans sa version négative – dans le *best-seller* populaire des années 1930, *No Mean City*, qui retrace la vie d'un chef de gang et de son entourage (où se côtoient socialistes radicaux et bagarreurs pathologiques) en faisant appel à une sociologie de pacotille pour décrire ce « peuple de l'abîme » glaswégien. On la retrouve aussi, plus positive,

dans l'abondante littérature de fiction qui a été produite à Glasgow depuis les années 1970. Ainsi, l'écrivain de polars, William McIlvanney, explore les traditions populaires glaswégiennes dans la série de romans dont l'inspecteur Laidlaw est le personnage central. Laidlaw est un flic de gauche dont le terrain de prédilection est constitué par les quartiers populaires de la ville, toujours déchiré entre son devoir professionnel et son empathie pour les pauvres, même quand ils sont criminels. C'est cependant un monde en voie de disparition que décrit l'oeuvre romanesque de McIlvanney, où la solidarité ouvrière s'effrite en même temps que les emplois industriels disparaissent. D'autres écrivains suivront les traces de McIlvanney, qu'il soient d'accord ou non avec l'ouvriérisme parfois nostalgique de ces romans qui ont marqué les années 1970-80 en Écosse. James Kelman (*Le Poinçonneur Hines*), Alasdair Gray (*Lanark*) ou Louise Welsh (*Impasse de la Perversion*), entre autres, ont contribué à façonner une solide tradition littéraire où le personnage principal est la ville même de Glasgow.

Tout, bien sûr, n'est pas mythe dans la représentation de Glasgow. La tradition socialiste glaswégienne est bien réelle même si elle plutôt rose que rouge : la ville a longtemps été un bastion travailliste (pour le meilleur et pour le pire). Cela ne veut pas dire pour autant que la droite y est absente : à côté d'une droite bourgeoise et petite-bourgeoise qui apporte son soutien au parti conservateur écossais, aujourd'hui en déroute, se trouve la mouvance orangiste, très présente à Glasgow et dans ses alentours au cours du vingtième siècle, même se elle est, elle aussi, en déclin. L'orangisme, qui est arrivé à Glasgow

avec les immigrés protestants de l'Irlande du Nord au cours du vingtième siècle, s'exprime dans les parades provocatrices aux mots d'ordre anti-catholiques et unionistes (les loges oranges ont d'ailleurs récemment manifesté avec fracas leur attachement à l'Union britannique lors de la campagne pour le référendum sur l'indépendance de septembre 2014). La gauche de la gauche y est présente tout au long du vingtième siècle mais toujours minoritaire : sous la forme du parti travailliste indépendant (*Independent Labour Party* - ILP) jusqu'au milieu des années 1930, ensuite par la présence des militants communistes ou trotskistes souvent en position de responsabilité dans la ville comme dans les syndicats. Plus récemment, depuis la création du parlement écossais en 1999, l'opposition de gauche au travaillisme a trouvé une expression dans le soutien au parti socialiste écossais (*Scottish Socialist Party* - SSP), dont le dirigeant médiatique, Tommy Sheridan, fut député au parlement à Edimbourg, avant de sombrer dans une affaire retentissante de mœurs. Le SSP, pendant son bref moment de gloire au cours de la première décennie du vingt-et-unième siècle, avait ses places fortes dans les quartiers populaires de Glasgow.

Les raisons de cette spécificité politique de Glasgow ne sont pas difficiles à trouver. Dans cette ville souvent meurtrie au cours de son histoire il y a de quoi se révolter contre le *statu quo* social et économique. Autant Glasgow au cours du dix-neuvième siècle et pendant la première moitié du vingtième, était la ville industrielle par excellence, marquée par la pollution, la dangerosité du travail, l'insalubrité et la promiscuité des logements populaires (ce

qui a donné naissance, en contre-partie, au « socialisme municipal » si caractéristique de la ville) et la polarisation sociale, autant Glasgow, depuis les années 1970, porte toutes les traces de la désindustrialisation et de la misère sociale qui l'accompagne. Les grands ensembles de la périphérie de Glasgow, où on a transféré au cours des années 1960 la population des taudis de centre ville, se sont à leur tour taudifiés : Ken Loach a capté à sa façon la manière d'y vivre et d'y mourir dans ses films, comme *My Name is Joe* ou *Sweet Sixteen*. Les statistiques de santé sont rudes dans ces quartiers : le taux de mortalité due au cancer et aux maladies cardio-vasculaires est le plus élevé de toute la Grande-Bretagne. Il y a un écart de *dix ans* entre l'espérance de vie dans les quartiers populaires de la ville et celle dans les quartiers aisés. Par ailleurs, même en tenant compte des effets de la prolifération de la drogue et de l'abus massif de l'alcool qui caractérisent la Glasgow contemporaine, spécialistes de la santé et sociologues ont néanmoins du mal à expliquer l'étendue des dégâts sanitaires dans la Glasgow populaire d'aujourd'hui. On évoque un « facteur glaswégien »<sup>3</sup>, aux déterminants rarement définis, pour tenter d'expliquer le phénomène. Ainsi, si on est pauvre à Glasgow, à conditions sociales comparables, on meurt plus vite que dans n'importe quelle autre ville de Grande-Bretagne. C'est cette souffrance sociale là qui a entretenu

3. Pour une discussion approfondie du « facteur glaswégien » et plus généralement des spécificités politiques et sociales de la ville, voir la thèse de Fabien Jeannier, *The Dear Green Place ? Régénération urbaine, redéfinition identitaire et polarisation spatiale à Glasgow 1979-1990*, Lyon, 2012.

le vote majoritaire de gauche à Glasgow depuis des décennies, même si la population a été peu récompensée pour sa fidélité envers le Labour écossais, subissant les *diktats* autoritaires d'un appareil travailliste sûr de lui et souvent entaché par des affaires de corruption.

C'est pour toutes ces raisons que l'enquête d'opinion concernant les intentions de vote pour les élections législatives britanniques de mai 2015, publiée il y a quelques semaines en Grande-Bretagne<sup>4</sup>, a fait l'effet d'une bombe médiatique et politique. Elle indique que la « gauche » parlementaire – le parti travailliste – serait en pleine déroute à Glasgow, son fief historique, et attribue aux nationalistes écossais du *Scottish National Party* (SNP) une large avance de voix dans toutes les circonscriptions glaswégiennes actuellement détenues par le parti travailliste, sauf une. On y évoque un déplacement de voix massif, de 20 points ou plus, du parti travailliste vers le SNP dans six de ces sept circonscriptions. Cela vient d'ailleurs confirmer une tendance plus générale en Écosse, mesurable dans les enquêtes d'opinion depuis l'échec du Oui au référendum sur l'indépendance. Loin d'avoir provoqué un découragement quelconque dans le camp indépendantiste, le référendum semble

avoir donné un nouvel élan au SNP, qui est crédité d'une large avance sur l'ensemble de l'espace électoral écossais où il reprend du terrain non seulement au parti travailliste mais aussi aux libéraux-démocrates, aujourd'hui à l'agonie suite à leur collaboration avec les conservateurs au sein de la coalition gouvernementale britannique depuis 2010. D'ailleurs, depuis le référendum de septembre, les opinions favorables à l'indépendance ne cessent de progresser. Or, ce fut une des spécificités du vote lors du référendum que les deux villes au passé ouvrier (et travailliste) le plus marqué en Écosse, Dundee et Glasgow, ont opté majoritairement pour le oui à l'indépendance et il semblerait que c'est ce vote indépendantiste qui aujourd'hui facilite le passage d'anciens électeurs travaillistes vers un soutien au SNP. Le fait que le nouveau Premier Ministre écossais, la nationaliste Nicola Sturgeon, poursuit et accentue la stratégie politique de son prédécesseur, Alex Salmond, qui consiste à reprendre une partie de l'héritage travailliste et d'en faire une critique du positionnement actuel du Labour, ne peut qu'accentuer ce phénomène. Pour beaucoup de ses électeurs travaillistes déçus, la gauche est aujourd'hui mieux représentée par les nationalistes que par les travaillistes. Ainsi, malgré un changement de direction (le nouveau numéro un du parti travailliste, Jim Murphy, était crédité d'un meilleur « profil » médiatique que son prédécesseur, Johann Lamont), et de ton du Labour en Écosse, le parti d'Ed Miliband semble aller vers une des plus grandes défaites politiques de son histoire dans le bastion écossais, à commencer par le fief glaswégien.

Les conséquences de cette défaite éventuelle ne seraient pas de l'ordre

4. Cette enquête d'opinion entreprise par Lord Ashcroft, ancien ministre conservateur, actuellement considéré en Grande-Bretagne comme un sondeur fiable, porte sur 16 circonscriptions écossaises, dont sept à Glasgow. Elle indique un déplacement massif de voix des travaillistes vers les nationalistes du SNP lors des élections législatives de mai 2015. Les travaillistes risquent, selon Ashcroft, de perdre jusqu'à 35 des 41 sièges qu'ils détiennent actuellement en Écosse. D'autres sondages sont venus depuis modérer ces résultats, tout en confirmant que les travaillistes écossais sont vraisemblablement face à une défaite historique.

local. Étant donné le peu de marge de manoeuvre dont dispose Ed Miliband au plan britannique, une défaite en Écosse pourrait bien l'empêcher de gagner la majorité des sièges au parlement britannique aux élections législatives de mai 2015. De la même manière que le parti conservateur de Cameron est affaibli par la montée sur sa droite du *United Kingdom Independence Party* (UKIP), le parti travailliste britannique est plombé par son impopularité nouvelle en Écosse. Quoi qu'il arrive, on risque une fois de plus d'aller vers un parlement sans majorité unipartite et, comme en 2010, vers un gouvernement de coalition. Un des scénarios désormais vraisem-

blable mettrait le SNP en position de force pour négocier un soutien aux travaillistes (il exclut de s'allier avec les conservateurs), sans doute sans participation au gouvernement. Dans ce cas, on peut imaginer que le prix politique à payer pour un tel ralliement serait très lourd pour les travaillistes. Nicola Sturgeon a déjà indiqué qu'elle exigerait une mise en cause de la politique austéritaire imposée par la coalition depuis 2010 et largement acceptée par les travaillistes. Et l'épineuse question du statut futur de l'Écosse, que les partis unionistes espéraient clore après le référendum, ne pourrait évidemment pas être écartée de la table de négociation. ■